

SILKEN

Silken > Yann Bertrand et Damien Serban | France | 2008 | 10'50

Entremêlant sentiments et sensations, *Silken* (traduction littérale : fait de soie) tisse, corps et âme, l'écheveau des ressentis et des ressentiments de l'être-néant. Soyeusement déchirant comme le crissement de la soie, *Silken* parcourt jusqu'à la tragédie de la naissance l'imaginaire mutant du soi.

Conscience et corps ne font-ils qu'un ? Membre fantôme de l'amputé, faux mouvement du sommeil paradoxal, sensations trompeuses, vertige, mirages de l'équilibre ; l'expérience courante vient sans cesse distendre le rapport fusionnel de l'esprit et du corps. En tant que cause, en tant qu'effet, la projection mentale et la réception corporelle se répondent ; le processus de régression sensorielle de *Silken* abolit les frontières, les repères, les référents. Au creux du soi, dans l'obscurité immaculée, l'existence se confond avec l'essence. Paradis blanc ? L'être se rapproche de l'abstraction. La pensée se réduit à une série d'impulsions, à un

flux, à un champ d'interactions. Et la fonction créant l'organe, sur l'écran blanc étincelant d'arcs électriques se soudent les neurones d'un cortex vierge de toute stimulation externe.

Voyage immobile de dix minutes, *Silken* évoque le questionnement existentiel de *Johnny Got His Gun* (Dalton Trumbo, 1971) dont le héros est à la fois aveugle, sourd et muet. En revanche, sa forme emprunte les voies d'une esthétique publicitaire (perfection, surexposition, netteté) propre au post-humain. L'imagerie, d'une neutralité diaphane, se colore immédiatement au contact de la plus ténue des épaisseurs sonores. Un simple bip suffit pour évoquer la mort. Oscillant entre l'organique et le médical, le propre et le sale, le naturel et l'artificiel ; l'univers sensoriel propose une toile vierge sur laquelle projeter nos propres angoisses et nos plus intimes interrogations. Le désir de fiction (Clonage ? Métempycose ? Robotique cybernétique ?) motivera nos attentes à la manière d'une installation d'art contemporain. L'œuvre reste à naître en nous.

LA POSSIBILITÉ D'UN "IL"

D'abord embryonnaire, la trajectoire du personnage s'affirme vers le drame quand - péché biologique originel - émerge une première conscience du corps. Quand "il" devient "je", l'éveil des sens initie la découverte des souffrances. Dans le flux flou des fluides, le réseau des résonances se fait stridence. À terme, l'émoi cause l'hémorragie

interne. Mort-né ? Une goutte de rouge se dilue dans le creux des circonvolutions de la palette des stimuli. Alors qu'un corps se fait cerveau, l'inconscient se pétrifie. Soudain, la silhouette prend l'allure d'un moulage pompéien. Naissance d'une tragédie, la figure de l'immobilité fœtale, déjà croisée dans *Requiem for a Dream* (Darren Aronofsky, Cannes 2000), conclue en le bouclant ce témoignage minimal. Et si un homoncule, une forme séminale, décidait de n'être pas, décidait de ne pas naître ? Cette curiosité conceptuelle chère à Cioran est tout à la fois l'initiative, la conclusion et l'argument de *Silken*, cérébral film corporel. Renversant le *cogito ergo sum* en y insufflant le *corpus* des aphorismes de *L'Inconvénient d'être né*, le court métrage problématise le paradoxe d'une conscience qui se rêve inexistante. L'aporie fondamentale prend littéralement corps : que suis-je pour penser ma propre absence au monde ? Une œuvre d'art... Peut-être.

MATTHIEU SCHWARTZ

